

splendid's

de **Jean Genet**

mise en scène **Arthur Nauzyciel**

La Colline – théâtre national



Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 22 mars à l'issue de la représentation

Splendid's

de Jean Genet

traduction anglaise Neil Bartlett

mise en scène Arthur Nauzyciel

décor Riccardo Hernandez

assisté de James Brandily

lumière Scott Zielinski

collaboration artistique et travail chorégraphique

Damien Jalet

costumes et tatouages José Lévy

assisté de Fabien Ghernati

son Xavier Jacquot

participation au casting Judy Bowman, CSA

avec

Jared Craig Pierrot

Xavier Gallais Le Policier

Ismail Ibn Conner La Rafale

Rudy Mungaray Johnny

Daniel Pettrow Bob

Timothy Sekk Riton

Neil Patrick Stewart Bravo

James Waterston ou Michael Laurence Scott

Et la voix de Jeanne Moreau

production CDN Orléans/Loiret/Centre

coproduction Région Centre-Val de Loire, Le Parvis, Scène nationale
Tarbes-Pyrénées; Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia;
MCB^o Maison de la Culture de Bourges/Scène nationale

Avec le soutien de l'Institut Français et de la ville d'Orléans.

Avec l'aide des Services culturels de l'Ambassade de France aux États-Unis,
du Pioneer Works Center for Art and Innovation et du Abrons Arts Center
pour les répétitions à New York.

Le décor est construit par l'atelier de la MCB[®] Maison de la Culture de Bourges – Scène nationale.

Le texte est édité aux Éditions Gallimard, collection L'Arbalète.

Les représentations de *Splendid's* sont précédées de la projection du film *Un chant d'amour* (1954, 24 min) de Jean Genet, interdit en salle aux moins de 16 ans.

du 17 au 26 mars 2016

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

spectacle en anglais surtitré en français

régie **Bruno Arnould** régie lumière **Thierry Le Duff** régie son **Florent Dalmas**
régie vidéo **Étienne Ausseil** régie HF **Vassili Bertrand**
machinistes **Maude Deléglise, David Nahmany** technicien lumière **Pascal Levesque**
habilleuse **Sophie Seynaeve** surtitrage **Bertille Kapela**

durée du spectacle : 1h50

Tournée

Théâtre Vidy-Lausanne – Suisse

du 19 avril au 21 avril 2016

CDDB – Théâtre de Lorient, CDN

27 et 28 avril 2016

Le lecteur est prévenu – c'est bien son tour – que ce rapport sur ma vie intime ou ce qu'elle suggère ne sera qu'un chant d'amour. Exactement, ma vie fut la préparation d'aventures (non de jeux) érotiques, dont je veux maintenant découvrir le sens.

Jean Genet *Journal du voleur*

À propos de *Splendid's*

Au 7^e étage du Splendid's Hôtel, sept gangsters sont encerclés par la police. Ils ont kidnappé puis étranglé la fille d'un millionnaire. Il n'y a pas de doute sur l'issue à venir : elle leur sera fatale. C'est le début d'une danse de mort où ils vont jouer à être ceux qu'ils n'ont jamais été. Sous le regard d'un flic fasciné qui a choisi de trahir son camp et de les rejoindre, les voyous tentent de retarder l'assaut.

Comme un écho à son film *Un chant d'amour* où il filmait le désir sexuel de prisonniers qu'épiait constamment un maton, Jean Genet construit ici un espace-temps sans échappatoire possible où chaque geste accompli et chaque phrase prononcée se lestent de non-dits tout en se heurtant à l'inéluctable. Il y a dans ce texte des inconscients qui se réveillent, des peurs d'où naissent les fantômes, des entreprises de séduction muées en jeux de massacre. Le flic planqué au milieu du gang est le maton du *Chant d'amour* et Genet lui-même passe par les mailles de la fiction via l'un des protagonistes : Johnny alias Jean.

L'écrivain, ancien délinquant et prisonnier, qui avait raconté ses errances, ses crimes, ses amours et sa morale subversive dans le *Journal du voleur* opère dans *Splendid's* une mise en abyme fascinante. Danse de mort sensuelle et spectrale, la

pièce est comme la version métaphysique d'un film de James Cagney, un film noir des années 1950. *Splendid's*, pièce de Jean Genet, inconnue jusqu'en 1993, a d'abord été envoyée par l'auteur à son agent américain. Il l'écrivait alors qu'il terminait son grand livre sur le monde carcéral, *Miracle de la rose*. Elle fut terminée en 1948, louée par Jean-Paul Sartre qui la considérait encore meilleure que *Les Bonnes*, et par son agent et traducteur américain, Bernard Frechtman. Ne désirant pas, à ce moment-là, voir sa pièce mise en scène, Jean Genet, ne supportant plus les pressions de ses amis, déchira le manuscrit sous leurs yeux. Pourtant, une copie fut trouvée dans le coffre de son éditeur Marc Barbezat, et miraculeusement, la pièce survécut à son auteur.

Genet rêve fort en écrivant la pièce, il s'abandonne avec délectation à une imagerie hollywoodienne, il fantasme ses gangsters qu'il pare de glamour, de sensualité, et d'une douceur vénéneuse. Lui, le petit délinquant français homosexuel et orphelin qui sort de prison et s'engage en poésie, est comme le policier de la pièce qui, fasciné par la beauté et la danse de mort des bandits américains, rêve de les rejoindre, de devenir "comme eux", l'un des leurs. Puis les trahira : après *Splendid's*, une grâce présidentielle et une reconnaissance en tant qu'auteur, Jean Genet réalisera *Un chant d'amour* mais n'écrira plus sur les criminels et les prisons ; la pièce est comme un adieu au monde dans lequel il s'est construit et qui fut le ferment de son imaginaire et de ses fantasmes.

Ici le texte est comme un flux continu, qui évoque les enluminures médiévales, où les annonces s'inscrivent en lettres d'or et tissent un fil d'un personnage à l'autre du tableau. C'est le dernier souffle de ces hommes qui respirent ensemble, à l'unisson, un seul souffle qui les relie tous. La parole se déploie et circule d'un corps à l'autre. Une tête et huit bouches.

L'envie de mettre en scène *Splendid's* est là depuis longtemps. Depuis *Julius Cæsar* en 2008. C'était mon quatrième spectacle aux États-Unis. J'avais envie de continuer à travailler avec cette équipe d'acteurs américains, et les partenaires artistiques avec lesquels ce spectacle a été conçu.

J'ai tout de suite pensé qu'elle devait alors se jouer en anglais. Comme un film sous-titré, où l'anglais devient la version originale. Cette inversion lui donne son sens. J'ai souvent mis en scène des textes français dans des langues étrangères. Dans ce voyage de la langue, quelque chose du texte se révélait, le voyage devenait le processus de création qui venait en éclairer une dimension jusqu'alors enfouie. On entend autrement. On crée ainsi une nouvelle écoute. La pièce, en anglais, jouée par des Américains, ces acteurs si physiques et habités, devient la matérialisation du rêve de l'auteur, une apparition. *Splendid's* est une pièce qui mérite bien son nom.

Arthur Nauzyciel mars 2013

Je ne connais d'autre critère de la beauté d'un acte, d'un objet ou d'un être, que le chant qu'il suscite en moi.

Le criminel

Je veux chanter l'assassinat, puisque j'aime les assassins. Sans fard, le chanter. Je l'ai dit plus haut, plutôt qu'un vieux, tuer un beau garçon blond, afin qu'unis déjà par le lien verbal qui joint l'assassin à l'assassiné (l'un l'étant grâce à l'autre), je sois, aux jours et nuits de mélancolie désespérée, visité par un gracieux fantôme dont je serais le château hanté. [...] J'en ai assez de satisfaire sournoisement mes désirs de meurtre en admirant la pompe impériale des couchers de soleil. Assez mes yeux s'y sont baignés. Passons à mes mains. Mais tuer, te tuer, Jean. Ne s'agirait-il pas de savoir comment je me comporterais, te regardant mourir par moi ? [...] Déjà l'assassin force mon respect. Non seulement parce qu'il a connu une expérience rare, mais qu'il érige en dieu, soudain, sur un autel, qu'il soit de planches basculantes ou d'air azuré. Je parle, bien entendu, de l'assassin conscient, voire cynique, qui ose prendre sur soi de donner la mort sans en vouloir référer à quelque puissance, d'aucun ordre, car le soldat qui tue n'engage pas sa responsabilité, ni le fou, ni le jaloux, ni celui qui sait qu'il aura le pardon ; mais celui que l'on dit réprouvé, qui en face de soi-même, hésite encore à se regarder au fond d'un puits où, pieds joints, en un bond d'une risible audace, il s'est, curieux prospecteur, lancé. Un homme perdu. [...] Notre-Dame-des-Fleurs n'avait rien de commun avec ces assassins dont j'ai parlé. Il était – on peut dire – l'assassin innocent.

Jean Genet

Notre-Dame-des-Fleurs, Éditions Gallimard, coll. "nrf", 1993, p. 61-62

Bandit, voleur, voyou, chenapan ! / C'est la meute des honnêtes gens / Qui fait la chasse à l'enfant. Jacques Prévert

L'Enfant

L'enfant jouait dans la cuisine ; il a remarqué tout à coup sa solitude et l'angoisse l'a pris, comme d'habitude. Alors il s'est "absenté". Une fois de plus ; il s'est abîmé dans une sorte d'extase. À présent il n'y a plus personne dans la pièce : une conscience abandonnée reflète des ustensiles. Voici qu'un tiroir s'ouvre ; une petite main s'avance... *Pris la main dans le sac* : quelqu'un est entré qui le regarde. Sous ce regard l'enfant revient à lui. Il n'était encore personne, il devient tout à coup Jean Genet. [...] *Qui est Jean Genet ?* Dans un moment tout le village le saura... Seul, l'enfant l'ignore ; il continue dans la peur et la honte son tintamarre de réveille-matin. Soudain... *un mot vertigineux / Venu du fond du monde abolit le bel ordre...* Une voix déclare publiquement : "Tu es un voleur". Il a dix ans. [...] L'enfant somnambule ouvre les yeux et s'aperçoit qu'il vole. On lui découvre qu'il est un voleur et il plaide coupable, écrasé par un sophisme qu'il ne peut pas réfuter : il a volé, il est donc un voleur : quoi de plus évident ? [...] Et le vol est un délit, un crime. Ce qu'il *voulait*, c'était voler ; ce qu'il faisait, c'était un vol ; ce qu'il *était* : un voleur. Une voix timide proteste encore en lui : il ne *reconnaît* pas son intention. Que s'est-il produit ? Presque rien en somme : une action entreprise sans réflexion, conçue et menée dans l'intimité secrète et silencieuse où il se réfugie souvent, vient de passer à l'objectif. Genet apprend ce qu'il est *objectivement*. C'est ce *passage* qui va décider de sa vie entière.

Jean-Paul Sartre

Saint Genet comédien et martyr, Œuvres complètes de Jean Genet, Éditions Gallimard, coll. "nrf", 1996, p. 26-27

Sans doute une des fonctions de l'art est-elle de substituer à la foi religieuse l'efficace de la beauté. Au moins, cette beauté doit-elle avoir la puissance d'un poème c'est-à-dire d'un crime. Passons.

Jean Genet Lettre à Jean-Jacques Pauvert

Beau geste

Le goût de la *singularité*, l'attrait de l'interdit, concourent à me livrer au mal. Comme le bien, le mal se gagne peu à peu par une découverte géniale qui vous fait glisser verticalement loin des hommes, mais le plus souvent par un travail quotidien minutieux, lent, décevant. Je donnerai quelques exemples. C'est la trahison qui me coûta le plus d'efforts. Pourtant j'eus le courage admirable de m'écarter des hommes par une chute plus profonde, de livrer à la police mon ami le plus martyrisé. J'amenai moi-même les policiers au logement où il se cachait et je tins à cœur de recevoir, sous ses yeux, le prix de ma trahison. Sans doute cette trahison me cause une souffrance inouïe, m'apprenant du même coup mon amitié pour ma victime et pour l'homme un amour encore vivace; mais au milieu de cette souffrance, il me semblait que demeurât, la honte m'ayant brûlé de toute part, au milieu des flammes ou plutôt des vapeurs de la honte, d'une forme aux lignes sévères et nettes, d'une manière inattaquable, une sorte de diamant, justement appelé solitaire. J'avais commis un acte libre. Enfin, refusant que mon geste ne fût grandi par le désintéressement, qu'il ne fût un acte purement gratuit, accompli par une sorte de jeu, je complétais mon ignominie. J'exigeai que ma trahison fût payée. Or, j'ai voulu dépouiller mes actes de tout ce qui pouvait, malgré tout, s'attacher à eux de beauté.

Jean Genet

Pompes funèbres, Œuvres complètes III, Éditions Gallimard, coll. "nrf", 1988, p. 60-61

*Pendi, pendu, pendant ! Vois ce qu'a fait celui qui pend.
Pendu, pendu, pendant ! Vois le voleur se balançant !*

Série B.

– Et l'argent, Ben ? Qu'en est-il à ce sujet ? Qu'en est-il de ces dix mille dollars ? Ben sourit à nouveau et se nettoie les dents de devant avec l'ongle du pouce.

– Va au diable, Prêcheur, dit-il doucement, sans haine.

– Mais écoute-moi, Ben Harper ! Ça ne te fera aucun bien là où tu vas aller. À quoi bon l'argent au ciel ou en enfer, l'un ou l'autre ? Hein, mon gars ? Ben est silencieux ! Prêcheur s'éloigne et demeure un moment à regarder par la fenêtre de la cellule avec ses longues mains décharnées nouées derrière lui. Ben regarde ces mains et frissonne. Quel genre d'homme voudrait avoir ces doigts tatoués de cette façon ? pense-t-il. Chacun des doigts de la main droite porte une lettre bleue sous la peau grise, sinistre – A.M.O.U.R. – Et les doigts de la main gauche marqués de la même façon, seulement là on déchiffre les lettres H.A.I.N.E. Quel genre d'homme ? Quel genre de prêcheur ? Ben réfléchit, s'interroge doucement et se souvient de la lame prête à bondir vivement du couteau que Prêcheur tient caché dans la couverture tachée de son lit. [...]

– Écoute, Ben ! T'vois cette main que je lève ? T'vois les lettres qui y sont tatouées ? Amour, Ben, Amour ! C'est ce qu'elles disent ! Cette main – la droite, là – cette main, c'est l'Amour. Mais attends, Ben ! Regarde, mon gars ! Cette main gauche ! Haine, Ben. Haine ! Maintenant, v'là la morale de l'histoire, mon gars. Ces deux mains, c'est l'âme de l'homme mortel ! Haine et amour, Ben, – combattant l'un contre l'autre du berceau à la tombe. [...] Ils se combattent, mon gars ! Haine et Amour ! Bien et Mal !

Davis Grubb

La Nuit du chasseur, trad. G. Le Clech, Christian Bourgois éditeur, 1981, p. 19 et 21

Tout acte a une signification et la signification inverse. [...]

Et Smerdiakov? **Jean Genet** *L'Ennemi déclaré*

Genet et Smerdiakov

“Aussi, je veux vous démontrer ce soir que le principal, l’unique assassin, c’est vous, et non pas moi, bien que j’aie tué.

Légalement, vous êtes l’assassin.

– Comment cela? Pourquoi suis-je l’assassin? ne put se défendre de demander Ivan [...]

– Moi j’aurais révélé avec quelle ardeur vous désiriez la mort de votre père, et tout le monde l’aurait cru, je vous en donne ma parole.

– Je désirais à ce point la mort de mon père?

– Certainement, et votre silence m’autorisait à agir.” [...]

Smerdiakov retira le volume, découvrit la liasse.

“Prenez cet argent, dit-il en soupirant.

– Certes je le prends! Mais pourquoi me le donnes-tu, puisque tu as tué pour l’avoir?” Et Ivan le considéra avec stupéfaction.

“Je n’en ai plus besoin, dit Smerdiakov d’une voix tremblante.

Je pensais d’abord, avec cet argent, m’établir à Moscou, ou même à l’étranger; c’était mon rêve, puisque «tout est permis».

C’est vous qui m’avez en effet appris et souvent expliqué cela: si Dieu n’existe pas, il n’y a pas de vertu, et elle est inutile.

Voilà le raisonnement que je me suis fait.

– Tu n’es vraiment pas bête, dit Ivan avec stupeur, et le sang lui monta au visage. Je te croyais sot.

– C’est par orgueil que vous le croyiez. Prenez donc l’argent.” Ivan prit la liasse de billets et la fourra dans sa poche, telle quelle.

Fiodor Dostoïevski

Les Frères Karamazov, trad. Henri Mongault, Éditions Gallimard, coll. “La Pléiade”, 2006, p. 656-657

L’astre noir: passage et simulacre

Jean. – Pendant que toute la police nous cerne, nous absorbe, vous vous préoccupez de quoi?

Pierrot. – (*apparaissant*) De sourire [...] Je suis depuis hier à la recherche de mon frère, où voulez-vous que je le retrouve ailleurs que sur moi? Je veux qu’il vive. [...]

Jean. – On ne peut pas le ressusciter.

Pierrot. – On va le ressusciter. Je m’en charge. Mais regardez-moi. (*À Jean*) En garde!

Bob. – (*précisant*) Non. Le coude un peu plus bas. Comme ça.

Pierrot. – Ma jambe. Mon pied gauche. Toujours posé sur le monde, comme par erreur.

Bob. – Plus en avant. (*Il s’agenouille devant lui*) Un peu en dehors. Son genou gauche est toujours un peu plié. Le frangin marche en ondulant. Sa croupe se déplie.

Pierrot. – Ma croupe se déplie. Et j’arrive. J’arrive parmi vous.

Jean. – (*à Riton*) Dites-lui de finir.

Bob. – Pourquoi, ça vous entraîne? S’il aimait son frère il est normal qu’il le recherche encore. Son travail te fait peur? [...] (*À Pierrot*) Continue. Et toujours une main dans la poche.

Pierrot. – Mes chasses? Et mes terribles chasses! Mes mirettes, mes flamboyantes! Les gars, je vous porte mon frère. Je le transporte. Je vous l’offre. C’est moi, c’est Pierrot qu’on tue. C’est sur moi que vous porterez des roses et couronnes. Une main dans la poche! Je mets la main dans la poche. Et le sourire? Le sourire, les potes? Vous croyez que je reviens sur terre sans sourire? J’ai toujours montré les dents. Une denture magnifique, disait le dentiste, quand il les recouvrait d’or. Mais saluez. Saluez-moi.

Le Policier. – Salut Dédé.

Jean Genet

Splendid’s, Théâtre complet, dir. M. Corvin, A. Dichey, Éditions Gallimard, coll. “Pléiade”, 2002, p. 231-232

La police

La police fait fonction de *censure*. "À la société, la police est ce qu'est le rêve à l'activité quotidienne; ce qu'elle s'interdit à soi-même, dès qu'elle le veut, la société autorise la police à l'évoquer". La police filtre, protège la conscience de l'honnête homme contre ces fantômes obscurs qui ne sont finalement que les manifestations objectives de son penchant à fauter; et d'ailleurs, mort ou vif, le menu fretin, tapettes et voleurs, "n'aura jamais droit au grand jour". Mais qu'un puissant des ténèbres commette un crime exemplaire, son acte déborde la censure, éclate et l'homme de bien ne peut s'empêcher de le voir. [...] Voici que l'horreur de l'honnête homme pour le coupable devient horreur de l'honnête homme pour lui-même. Il se fascine un moment sur cette image qui ne tient plus son être que de lui et, tout à coup, s'aperçoit que c'est son reflet. C'est le criminel qui crée la police et c'est la police qui crée le criminel. Elle le fascine, elle lui présente son image à l'envers. Narcisse se mire dans les yeux des poulets. Le Flic est l'Autre, celui qui recèle au fond de lui l'essence secrète du voleur. Le lien qui les unit est aussi étroit que celui du bourreau avec sa victime.

C'est cette double fascination, par la Police et par la Société du Vol, qui explique la nervosité et les sautes d'humeur que Genet décrit si souvent chez ses héros. Ils vivent en partie double, toujours prêts à trahir pour retrouver, fût-ce un instant, une apparence d'accord avec les honnêtes gens, toujours prêts à revenir au milieu de leurs pareils, à taire leurs délations, à poursuivre une apparence de fraternité dans le crime.

Jean-Paul Sartre

Saint Genet comédien et martyr, Œuvres complètes de Jean Genet,
Éditions Gallimard, coll. "nrf", 1996, p. 119 et 200-201



Jared Craig



James Waterston, Jared Craig, Rudy Mungaray, Daniel Pettrow, Ismail Ibn Conner



Timothy Sekk, Ismail Ibn Conner, Neil Patrick Stewart



Ismail Ibn Conner, Timothy Sekk, Rudy Mungaray, Daniel Pettrow, Neil Patrick Stewart



James Waterston, Rudy Mungaray, Ismail Ibn Conner



Daniel Pettrow, Neil Patrick Stewart, Xavier Gallais, Rudy Mungaray, Ismail Ibn Conner, James Waterston



Neil Patrick Stewart, Xavier Gallais, Daniel Pettrow, Ismail Ibn Conner, James Waterston

C'est chez les morts eux-mêmes que j'étais descendu pleurer, jusque dans leurs chambres secrètes, conduit par d'invisibles mais douces mains d'oiseaux, sur des escaliers qu'on repliait à mesure. J'exposais ma douleur dans les champs amicaux de la mort, loin des hommes: en moi-même. On ne risquait pas de me surprendre dans des gestes ridicules, j'étais ailleurs.

Jean Genet *Pompes funèbres*

“Un théâtre d'ombre seul me toucherait encore.”

Je vois bien mieux – encore que très obscurément – que toute œuvre d'art, si elle veut atteindre aux plus grandioses proportions, doit, avec une patience, une application infinies depuis les moments de son élaboration, descendre les millénaires, rejoindre s'il se peut l'immémoriale nuit peuplée de morts qui vont se reconnaître dans cette œuvre.

Non, non, l'œuvre d'art n'est pas destinée aux générations enfants. Elle est offerte à l'innombrable peuple des morts. Qui l'agrèent. Ou la refusent. Mais ces morts dont je parlais n'ont jamais été vivants. Ou je l'oublie. Ils le furent assez pour qu'on l'oublie, et que leur vie avait pour fonction de les faire passer ce tranquille rivage où ils attendent un signe – venu d'ici – et qu'ils reconnaissent. [...]

Quand plus haut j'ai dit: "... pour les morts" c'est aussi afin que cette foule innombrable voie enfin ce qu'elle n'a pu voir quand elle était vivante, debout sur ses os. Il faut donc un art – non fluide, très dur au contraire – mais doué du pouvoir étrange de pénétrer ce domaine de la mort, de suinter peut-être à travers les murs poreux du royaume des ombres.

Jean Genet

L'Atelier d'Alberto Giacometti, Œuvres complètes V, Éditions Gallimard, coll. "Blanche", 1979, p. 43-44 et 47-48

Comme le théâtre, le cirque a lieu le soir, à l'approche de la nuit, mais il peut aussi bien se donner en plein jour. Si nous allons au théâtre c'est pour pénétrer dans le vestibule, dans l'antichambre de cette mort précaire que sera le sommeil. Car c'est une Fête qui aura lieu à la tombée du jour, la plus grave, la dernière, quelque chose de très proche de nos funérailles. Quand le rideau se lève, nous entrons dans un lieu où se préparent les simulacres infernaux.

Jean Genet *Le Funambule*

“Et les hommes ont chéri la nuit plus que le jour” Saint Jean, III, 19

Un jeune écrivain m'a raconté avoir vu dans un jardin public cinq ou six gamins jouant à la guerre. Divisés en deux troupes, ils s'apprêtaient à l'attaque. La nuit, disaient-ils, allait venir. Mais il était midi dans le ciel. Ils décidèrent donc que l'un d'eux serait la Nuit. Le plus jeune et le plus frêle, devenu élémentaire, fut alors le maître des Combats. “Il” était l'Heure, le Moment, l'Inéluctable. De très loin, paraît-il, il venait, avec le calme d'un cycle mais alourdi par la tristesse et la pompe crépusculaires. À mesure de son approche, les autres, les Hommes, devenaient nerveux, inquiets... Mais l'enfant, à leur gré, venait trop tôt. Il était en avance sur lui-même : d'un commun accord les Troupes et les Chefs décidèrent de supprimer la Nuit, qui redevint soldat d'un camp... C'est à partir de cette seule formule qu'un théâtre saurait me ravir.

Jean Genet

Lettre à Jean-Jacques Pauvert, *Théâtre complet*, dir. Michel Corvin, Albert Dichy, Éditions Gallimard, coll. “Pléiade”, 2002, p. 818-819

Le public – qui te permet d'exister, sans lui tu n'aurais jamais cette solitude dont je t'ai parlé, – le public est la bête que finalement tu viens poignarder.

Jean Genet *Le Funambule*

Le crime

Son ciel étant bien davantage le théâtre païen des jeux terrestres de la vie et de la mort qu'un monde à part défait des corps. Si bien que toute lecture “réaliste” de son éloge du crime se heurte fatalement à une énorme “absence de réalité” : celle-là même qui fonde la naissance de Genet et qui motive sa riposte. Car si monstrueux soient-ils, ses assassins ne le sont jamais qu'à moitié : ils sont auréolés de leurs crimes plutôt qu'habités par eux. Il suffit, pour s'en convaincre, de constater le décalage, la disparité, entre les criminels et les crimes dans son œuvre : les criminels affluent, ils sont partout. Les crimes, en revanche, sont très rares. À peine évoqués, à peine décrits ; escamotés au même titre qu'un mouchoir dans un tour de passe-passe. Que de fois, en effet, Genet donne-t-il à ses personnages l'ordre de tuer et que de fois la victime part en fumée avant de nous avoir émus. Ce n'est pas quelqu'un, c'est une absente. Son agonie ? Presque rien. Une main qui se retire de la marionnette. Un mouvement de cirque. Ni coupable du crime accompli, ni sensible au malheur de la victime, le lecteur ne doit tant son malaise à la cruauté du tueur qu'à celle de Genet, à sa stoïque absence de pitié, à cet humour inflexible et glacial qui marie, sous sa plume, le plus improbable des couples : celui de l'obscénité et de la grâce.

Dominique Eddé

Le Crime de Jean Genet, Éditions du Seuil, 2007, p. 54

Je hasarde une explication: écrire, c'est le dernier recours qu'on a quand on a trahi. [...] Je crois que je me suis entraîné très jeune à avoir des émotions telles qu'elles ne pourraient me mener que vers l'écriture. Si écrire veut dire éprouver des émotions ou des sentiments si forts que toute votre vie sera dessinée par eux, s'ils sont si forts que seule leur description, leur évocation ou leur analyse pourra réellement vous en rendre compte, alors oui, c'est à Mettray, et à quinze ans, que j'ai commencé d'écrire. Écrire, c'est peut-être ce qui vous reste quand on est chassé du domaine de la parole donnée.

Jean Genet *L'Ennemi déclaré*

“Le diamant noir”

La tentation de passer “en face” c'est déjà l'angoisse de ne posséder que l'unique et linéaire certitude – certitude donc incertaine. Connaître l'autre qu'on suppose méchant puisque ennemi, permet le combat mais aussi l'enlacement vif du corps des combattants et des deux doctrines de telle façon que l'une est tantôt l'ombre de l'autre, tantôt son équivalent, tantôt le sujet et l'objet de nouvelles rêveries, de pensées complexes. Indémêlables? Sous la nécessité de “traduire” qu'on parvienne à déceler, transparente encore, la nécessité de “trahir”, et dans la tentation de trahison on ne verra qu'une richesse, peut-être comparable à la griserie érotique: Qui n'a connu celle de trahir ne sait rien de l'extase. Le traître n'est pas dehors mais en chacun.

Jean Genet

Un captif amoureux, Éditions Gallimard, coll. “nrf”, 1986, p. 85

“L'autre lieu”

Parler de mon travail d'écrivain serait un pléonasma. L'ennui de mes journées de prison me fit me réfugier dans ma vie d'autrefois, vagabonde, austère ou misérable. Plus tard, et libre, j'écrivis encore, pour gagner de l'argent. L'idée d'une œuvre littéraire me ferait hausser les épaules. Cependant si j'examine ce que j'écrivis j'y distingue aujourd'hui, patiemment poursuivie, une volonté de réhabilitation des êtres, des objets, des sentiments réputés vils. De les avoir nommés avec les mots qui d'habitude désignent la noblesse, c'était peut-être enfantin, facile: j'allais vite. J'utilisais le moyen le plus court, mais je ne l'eusse pas fait si, en moi-même, ces objets, ces sentiments (la trahison, le vol, la lâcheté, la peur) n'eussent appelé le qualificatif réservé d'habitude et par vous à leurs contraires. Sur-le-champ, au moment que j'écrivais, peut-être ai-je voulu magnifier des sentiments, des attitudes ou des objets qu'honorait un garçon magnifique devant la beauté de qui je me courbais, mais aujourd'hui que je me relis, j'ai oublié ces garçons, il ne reste d'eux que cet attribut que j'ai chanté, et c'est lui qui resplendira dans mes livres d'un éclat égal à l'orgueil, à l'héroïsme, à l'audace. Je ne leur ai pas cherché d'excuses. Pas de justification. J'ai voulu qu'ils aient droit aux honneurs du Nom. Cette opération, pour moi n'aura pas été vaine. J'en éprouve déjà l'efficacité. En embellissant ce que vous méprisez, voici que mon esprit, lassé de ce jeu qui consiste à nommer d'un nom prestigieux ce qui bouleversera mon cœur, refuse tout qualificatif. Les êtres et les choses, sans les confondre, il les accepte tous dans leur égale nudité. Puis il refuse de les vêtir. Ainsi ne veux-je plus écrire, je meurs à la Lettre.

Jean Genet

Journal du voleur, Éditions Gallimard, 1949, p. 121

L'œil du peintre

Cette région secrète, cette solitude où les êtres – les choses également – se réfugient, c'est elle qui donne tant de beauté à la rue, par exemple : je suis dans l'autobus, assis, je n'ai qu'à regarder dehors. La rue descend que l'autobus dévale. Je vais assez vite pour n'avoir pas la possibilité de m'attarder sur un visage ou un geste, ma vitesse exige de mon regard une vitesse correspondante, eh bien, pas un visage, pas un corps, pas une attitude qui soient apprêtés *pour moi* : ils sont nus. J'enregistre : un homme très grand, très maigre, voûté, la poitrine creuse, lunettes et long nez ; une grosse ménagère qui marche lentement, lourdement, tristement ; un vieillard qui n'est pas un beau vieillard, un arbre qui est seul, à côté d'un arbre qui est seul, à côté d'un autre... ; un employé, un autre, une multitude d'employés, toute une ville peuplée d'employés courbés, tout entier rassemblés dans ce détail d'eux-mêmes que mon regard enregistre : un pli de la bouche, une lassitude des épaules... chacune de leurs attitudes, à cause peut-être de cette vitesse de mon œil et du véhicule, est griffonnée si vite, si vite saisie dans son arabesque que chaque être m'est révélé dans ce qu'il a de plus neuf, de plus irremplaçable – et c'est toujours une blessure – grâce à la solitude où les place cette blessure dont ils ont à peine connaissance et où pourtant tout leur être afflue. Je traverse ainsi une ville crayonnée par Rembrandt, où chacun et chaque chose sont saisis dans leur vérité qui laisse loin derrière la beauté plastique. La ville – faite de solitude – sera admirable de vie.

Jean Genet

L'Atelier d'Alberto Giacometti, Œuvres complètes V, Éditions Gallimard, coll. "nrf", p. 52-53

- Les archives de l'assistance publique viennent de donner accès au dossier le concernant.
- Et alors, connaît-on son nom ?
- Eh bien, le père de Genet s'appelait Blanc.

Dominique Eddé *Le Crime de Jean Genet*

"Je suis peut-être un Noir"

J'aurais aimé vous parler des Panthères noires qui n'ont pas été seulement un phénomène générateur d'un événement à la fois politique et poétique très important aux États-Unis. Il faut penser à ces pauvres Blancs qui étaient dans un métro ou dans un ascenseur avec des barbus et des chevelus, des hommes et des femmes qui avaient des cheveux verticaux, des barbes horizontales, des barbes et des cheveux agressifs comme des tire-bouchons et qui grattaient les Blancs qui avaient envie de s'en aller et qui ne pouvaient pas.

Un jour, je devais aller parler dans une université américaine à quatre-vingt kilomètres de New York, qui s'appelle Stony-Brook. Et l'Université est dans une forêt, un très joli coin, on était en voiture, il y avait trois ou quatre voitures contenant les Panthères et moi. Je dis à David : "Tu viens avec nous" et David ne répond rien. Mais enfin il a fait quand même cette réponse : "Non, il y a encore trop d'arbres". C'est une réponse que seul un Noir américain pouvait faire. Pour lui, un arbre, c'était d'abord une plante à la branche de laquelle on pendait autrefois des Nègres.

Ce qui me reste des Noirs ? Si l'Amérique m'intéresse un petit peu, c'est parce que les Noirs sont comme des caractères noirs sur une page blanche. Ils sont les caractères noirs sur les Blancs pâles d'Amérique.

Jean Genet

L'Ennemi déclaré, Éditions Gallimard, coll. "nrf", 2001, p. 221-222

Où convoquer les meurtriers, mon gars ? Qui peut les condamner quand le juge lui-même se voit traîné à la barre ?

Herman Melville *Moby Dick*

Rituel

“Ces tentatives pour lancer un filet hasardeux où se laissera capturer le dieu dont je ne sais rien m'épuisent, m'énervent, favorisent encore cet état religieux. À l'acte de voler elles communiquent la gravité d'un acte rituel. Il s'accomplira vraiment au cœur des ténèbres auxquelles s'ajoute qu'il le soit plutôt la nuit, durant le sommeil des gens, dans un endroit clos, et soi-même peut-être masqué de noir. La marche sur la pointe des pieds, le silence, l'invisibilité dont nous avons besoin même en plein jour, les mains à tâtons organisant dans l'ombre des gestes d'une complication, d'une précaution insolite – tourner la simple poignée d'une porte nécessite une multitude de mouvements dont chacun a l'éclat d'une facette de bijou [...] – la prudence, la voix chuchotée, l'oreille dressée, la présence invisible et nerveuse du complice et la compréhension du moindre signe de lui, tout nous ramasse en nous-mêmes, nous tasse, fait de nous une boule de présence que décrit si bien le mot de Guy: – On se sent vivre”.

Jean Genet

Journal du voleur, Éditions Gallimard, 1949, p. 22

Quand je rencontre dans la lande – et singulièrement au crépuscule, au retour de ma visite des ruines de Tiffauges où vécut Gilles de Rais – des fleurs de genêt, j'éprouve à leur égard une sympathie profonde. Je les considère gravement, avec tendresse. Mon trouble semble commandé par toute la nature. Je suis seul au monde, et je ne suis pas sûr de n'être pas le roi – peut-être la fée de ces fleurs. Elles me rendent au passage un hommage, s'inclinent sans s'incliner mais me reconnaissent. Elles savent que je suis leur représentant vivant, mobile, agile, vainqueur du vent. Elles sont mon emblème naturel. Jean Genet *Journal du voleur*

Le genêt, ou la fleur du désert

Ici, sur la croupe sèche
Du mont redoutable,
Le Vésuve exterminateur,
Que n'égaie aucune autre plante, aucune autre fleur,
Tu disperses tes touffes solitaires ;
Genêt parfumé,
Que contentent les déserts. Je te vis aussi
Embellir de tes tiges les zones nues
Qui entourent la ville
Autrefois reine des mortels
Et de cette gloire perdue
Ils semblent, par leur grave et leur muet aspect,
Les ultimes témoins pour quelques promeneurs.
Je te revois sur ce sol, amant
Des lieux tristes et abandonnés du monde,
Fidèle compagnon des destins accablés. [...]

Et toi, discret genêt,
Qui de taillis odorants
Ornes ces champs nus,
Bientôt tu cèderas au pouvoir cruel
Du feu souterrain
Qui, reprenant un chemin
Familière, étendra sa langue avide
Sur tes tendres buissons. Et tu inclineras
Sous le faix mortel ta tête sans réserve,
Malgré son innocence :
Mais sans supplier lâchement et en vain
Ton futur oppresseur devant lequel tu n'as jamais fléchi.
Et sans opposer un orgueil forcené vers les étoiles
Ni sur le désert où
Tu naquis et vécus, non par volonté mais par destin.

Giacomo Leopardi

Extrait de *Chants*, trad. René de Ceccatty, Rivages Poche/Petite Bibliothèque, 2011, Éditions Payot & Rivages, p. 313 et 331

Jean Genet

Un mouvement paresseux me berce
et laisse croire que je suis né,
sans père ni mère, de la rencontre
aléatoire d'un homme et d'une
femme encore que, s'ils doivent me
demeurer inconnus, cette rencontre
sera pure hypothèse si j'en parle
mais certitude que je vis, à laquelle
je ne peux m'arracher pas plus
qu'une couleuvre ne s'arracherait
aux reptations, afin, par exemple,
de devenir l'épervier qui la guette,
ignorant qu'il est un épervier
guettant une couleuvre incapable
de voler afin de se nourrir d'une
couleuvre.

Avant – Je ne dis pas avant ma
sortie du con d'une inconnue, mais
bien avant – avant où étais-Je ?
Amorphe et inexistant J'étais
mais comment ? Où ? Attendant la
copulation de deux égarés,
J'attendais mon jour, mais avant ?
Étais-Je de toute éternité ?
Appartenais-Je à toute éternité ?
J'étais et Je n'étais pas. Né de
rien. Je n'étais pas une âme. Mon
absence était ? Peut-être ! Ni voler
ni voleter. Pas immobile non plus.
Et Je me – non, pas me – nommais
déjà Jean. Il faisait jour-nuit,
clair-obscur, J'attendais et Je
n'attendais rien puisque... issu d'une
absence, de mon attente néante
immémoriale. On peut écrire n'importe
quel mot, aucun ne projettera
jamais plus l'ombre d'un doute.

Jean Genet *J'étais et Je n'étais pas*,
La Sentence

Arthur Nauzyciel

Après des études d'arts plastiques,
de cinéma, il entre à l'école de
Chaillot dirigée par A. Vitez. Il crée :
Le Malade imaginaire ou le Silence de
Molière d'après Molière et G. Macchia
(CDDB, 1999) et *Oh les beaux jours*
(Odéon, 2003); *Place des héros* de
Bernhard (Comédie-Française, 2004);
Ordet (La Parole) de K. Munk (Avignon,
2008); *Jan Karski (Mon nom est*
une fiction) d'après le roman de
Y. Haenel (Prix Lerminier du Syndicat
de la critique – Avignon, 2011);
Faim d'après K. Hamsun (La
Madeleine, 2011); *La Mouette* (Cour
d'honneur – Avignon, 2012); *Kaddish*
de A. Ginsberg (Avignon, 2013). À
l'étranger, il crée : à Atlanta, *Black*
Battles with Dogs (2001); à Dublin,
L'Image de Beckett (2006); à Boston,
Julius Cæsar de Shakespeare (Festival
d'Automne à Paris, 2008); au Théâtre
national d'Islande, *Le Musée de la*
mer de M. Darrieussecq (2009); en
Italie, *A Doll's House* d'Ibsen (2009);
à Oslo, *Abigail's Party* de Mike Leigh
(2012); à Ljubljana *Les Larmes amères*
de Petra von Kant de Fassbinder
(2015); à Séoul en mars 2016, *L'Empire*
des lumières de Kim Young-ha. En 2011,
il met en scène *Red Waters*, opéra
de Lady & Bird. Pour ses projets,
il travaille avec : M. Balka, E. Daho,
l'Ensemble Organum, C. Fennesz,
D. Jalet, J. Lévy, V. Mréjen,
E. Omarsdottir, Sjon, Winter Family.
Il est lauréat de la Villa Médicis
Hors les Murs. Depuis 2007, il dirige
le CDN Orléans/Loiret/Centre.

france culture C'EST POUR VOUS À PARIS SUR 93.5 FM

PING PONG

LA CULTURE SANS LIMITES

MATHILDE SERRELL ET MARTIN QUENEHEN
DU LUNDI AU VENDREDI / 19H-20H

franceculture.fr / @Franceculture




LE MONDE À L'ÉCRAN

TROIS

COULEURS

LE MAGAZINE GRATUIT
DU CINÉMA ET DE LA CULTURE

RETROUVEZ-NOUS DANS TOUS LES
CINÉMAS MK2, AINSI QUE DANS 300
POINTS DE DISTRIBUTION PARISIENS

www.troiscoleurs.fr

FACEBOOK.COM/TROISCOULEURS
TWITTER: @TROIS_COULEURS
INSTAGRAM: #TROISCOULEURS_

Tous nos numéros sont consultables sur: ISSUU.COM/TROISCOULEURS



AARON SORKIN
SCÉNARISTE DE GÉNIE(S)

Les partenaires du spectacle



TROIS

Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

Photographies **Frédéric Nauczyciel**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Mediagrophic, Rennes, France**

Licence n° 1-1067344, 2-1066617, 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline — théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr